

Guérir d'Auschwitz et des expériences de Mengele

exposé de la présidente de la fédération de survivants « Children of Auschwitz-Nazi's Deadly Lab Experiments Survivors » (C.A.N.D.L.E.S.), Eva Mozes Kor, à l'occasion de l'ouverture du symposium « Biosciences et expériences sur l'homme dans les « Instituts Kaiser Wilhelm » - Le lien vers Auschwitz »

Berlin, le 7 juin 2001

par Eva Mozes Kor

Chers compagnons survivants, chers Dr. Markl, chère Dr. Sachse, chers médecins, chers scientifiques, chercheurs et invités,

Il y a 57 ans, j'ai été un cobaye humain à Auschwitz. Beaucoup a été entrepris pour que nous puissions être à l'institut Kaiser-Wilhelm/Max-Planck, institut qui était responsable de nos expériences. Je vous remercie que ce symposium ait lieu. J'espère que nous pourrions tous apprendre du passé et commencer à guérir notre douleur.

Il y a 20 ans, j'ai commencé à réfléchir sur les autres jumeaux de Mengele et à les rechercher activement. A partir de ce moment et jusqu'à notre voyage historique à Auschwitz et au simulacre de procès à Jérusalem en 1985, j'ai envoyé pas moins de 12.000 lettres à la recherche des autres survivants. Avec l'aide de ma soeur Miriam Mozes Zeiger, décédée depuis, nous avons réussi à retrouver, jusqu'en 1984, 122 individus ayant survécu aux expériences sur des jumeaux.

Je m'occupe beaucoup des jumeaux de Mengele. Bien que je sois la fondatrice et la présidente de C.A.N.D.L.E.S, je ne me considère pas comme la porte-parole de tous les jumeaux. Je ne parle aujourd'hui qu'en mon nom propre. Je sais que certains de mes compagnons survivants ne me suivent pas dans mes idées. Mais nous sommes tous ici pour être honnêtes, pour entendre la vérité et pour tirer des leçons de ce chapitre particulièrement tragique de l'histoire de l'humanité.

Mon discours s'articule en 2 parties:

1. Comment j'ai survécu à Auschwitz et comment je me suis senti en tant qu'enfant cobaye dans le laboratoire de Mengele
2. Les leçons que j'ai tiré de cette tragédie

Je suis arrivée à Auschwitz au crépuscule d'une journée de printemps de l'année 1944. Notre train composé de wagons à bestiaux s'est arrêté brusquement. Dehors, j'ai entendu des voix allemandes crier des ordres. Nous étions serrés comme des sardines dans notre wagon et, ce qui était pire que la bousculade: Je ne pouvais voir rien d'autre qu'un petit bout de ciel gris à travers les barbelés devant les fenêtres.

Ma famille était composée de mon père, 44 ans, de ma mère, 38 ans, de ma soeur aînée, Edith, 14 ans, de ma soeur cadette Aliz, 12 ans, ainsi que de Miriam et moi, nous n'avions que 10 ans.

Dès que nous sommes sortis sur le quai cimenté, ma mère a attrapé ma main et celle de Miriam parce qu'elle espérait ainsi pouvoir nous protéger d'une façon ou d'une autre. Tout allait très vite. Lorsque je me suis retournée, j'ai remarqué subitement que mon père et mes deux sœurs aînées avaient disparus, je n'ai jamais revu aucun d'eux.

Lorsque Miriam et moi nous agrippions à la main de ma mère, un SS s'est approché et a crié: « jumelles »? Il s'est arrêté et nous a regardées, ma soeur et moi, parce que nous étions habillées pareilles et que nous nous ressemblions beaucoup.
« Ce sont des jumelles » demandait-il
« Est-ce bien? » demandait ma mère?
Oui, acquiesçait le SS
« Oui, elles sont jumelles », disait ma mère.

Sans autre avertissement ou explication il nous a arrachées, Miriam et moi, à notre mère. Nos cris et nos supplices n'ont pas été entendus.
Je me souviens que j'ai regardé en arrière et j'ai vu que ma mère tendait désespérément ses bras vers nous pendant qu'elle était entraînée par un SS dans la direction opposée. Je n'ai pas eu le temps de lui dire « au revoir » et je n'ai plus jamais pu le faire car c'est la dernière fois que nous l'avons vue. Tout ça a duré 30 minutes. Miriam et moi n'avions plus de famille. Nous étions toutes seules. Nous ne savions pas ce qui allait nous arriver. Tout ceci nous arrivait parce que nous étions nées juives. Nous ne comprenions pas pourquoi c'était un crime.

Nous avons rejoint un groupe d'environ 8 couples de jumeaux et avons attendu sous surveillance SS au bord des voies de chemin de fer. Huit autres couples de jumeaux et une mère nous ont rejoints.
On nous a amené dans un immense bâtiment et on nous a ordonné de nous asseoir nus sur des bancs pendant qu'on emmenait nos habits. Ce n'est que tard dans l'après-midi que nous habillés sont revenus. Les dos des habits étaient marqués d'une grande croix rouge. C'est alors qu'a commencé notre traitement de torture.

Lorsque c'était mon tour, j'étais décidée de ne pas leur permettre de me faire du mal, quoiqu'ils aient l'intention de faire et je me défendais. Lorsqu'ils ont pris mon bras, pour le tatouer, j'ai commencé à hurler, à donner des coups de pieds et à gigoter.

4 personnes, deux SS et deux prisonniers féminins, me tenaient de toutes leurs forces pendant qu'ils chauffaient leur appareil qui ressemblait à un stylo jusqu'à ce qu'il soit rouge. Ils le plongeaient alors dans de l'ancre et, point par point, ils marquaient ma peau du numéro A 7063 en lettres majuscules.

On nous a emmené dans un baraquement plein de filles, des jumelles âgées de un à treize ans. Peu après notre arrivée, tout le monde courrait vers l'entrée du baraquement où était distribué le repas du soir. Le repas était composé d'une tranche de pain très noir d'une épaisseur d'environ 6 cm et d'un liquide brunâtre qu'ils appelaient café. Miriam et moi nous sommes regardées et bien que nous n'ayons rien eu à manger ni à boire depuis 4 jours, cela ne faisait aucun doute pour nous: nous ne pouvions pas manger ce pain puisqu'il n'était pas caché.

Lorsque nous avons proposé notre portion aux deux filles qui nous montraient tout, elles l'ont saisie avant même qu'on puisse changer d'avis. Elles ont ri de notre inconscience et ont dit: « Miriam et Eva, ici vous ne pouvez pas être exigeantes. Vous devez apprendre à tout manger si vous voulez survivre. »

Après le repas du soir les deux filles nous ont tout expliqué sur le camp. C'est à ce moment là que nous avons appris pour les grandes cheminées fumantes et les immenses flammes qui en sortaient. Nous avons appris pour les deux groupes de personnes que nous avons vues sur la rampe de sélection et ce qui leur était arrivé. Nous avons appris que si nous étions toujours en vie, c'était seulement parce que le docteur Mengele comptait nous utiliser pour ses expériences.

Ce n'est que très tard dans la soirée que Miriam et moi nous sommes allongées sur la couchette inférieure du lit superposé pour dormir. Bien que complètement épuisée physiquement et psychologiquement, je ne pouvais pas m'endormir. Lorsque je me suis retournée sur la couchette, j'ai remarqué que quelque chose de grand et de noir bougeait sur le sol. J'ai commencé à compter un...deux...trois...quatre...cinq. Je me suis levée en sursaut et j'ai crié

« souris, souris ». J'avais toujours eu peur des souris lorsqu'elles avaient croisé mon chemin dans notre ferme en Transylvanie.

« Ce ne sont pas des souris mais des rats. Tu vas devoir t'y habituer parce qu'ils sont partout » criait une voix venant de la couchette supérieure.

Avant d'essayer à nouveau de m'endormir, Miriam et moi sommes allées aux latrines qui se trouvaient au bout du baraquement. Sur le sol sale étaient allongés les cadavres de 3 enfants. Leurs corps étaient nus et squelettiques et leurs yeux grands ouverts me regardaient, hagards. J'ai alors pris conscience que c'était le sort qui nous attendait, Miriam et moi si je ne faisais rien pour l'empêcher. C'est là que j'ai pris une décision silencieuse: « Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour empêcher que Miriam et moi ne finissent sur ce sol de latrine sale! » A partir de cet instant, j'ai concentré tous mes efforts, toutes mes capacités et mon existence entière sur cette unique chose: Survivre.

Dans notre baraquement, nous tous, que des enfants, nous blottissions dans nos lits sales qui grouillaient de poux et de rats. Nous avions faim de nourriture, d'affection humaine et faim de l'amour de nos mères que nous avons eu jadis. Nous n'avions pas de droits mais nous étions farouchement décidées à vivre un jour de plus – à survivre à une autre expérience. Personne ne nous expliquait quoi que ce soit et personne ne tentait de diminuer les dangers auxquels nos vies étaient exposées. Au contraire même: Nous savions qu'on nous avait sélectionnées comme cobayes et nous étions totalement livrées au bon vouloir des médecins nazi. Notre vie dépendait de l'humeur des médecins.

Rien au monde ne peut préparer un être humain à une chose comme Auschwitz. A 10 ans j'ai été affectée à un groupe d'enfants particulier qui ont servi de cobayes humains au Dr. Mengele.

Environ 1500 couples de jumeaux ont été utilisés par le Dr. Mengele pour ses expériences mortelles. On estime que moins de 200 individus ont survécu.

A Auschwitz nous vivions une vie dans l'isolement émotionnel. Pendant tout le temps que j'ai passé dans le camp, Miriam et moi n'avons parlé que très peu. Tout ce que nous avons pu échanger, c'était: « Fais attention de ne pas tomber malade! Et « As-tu encore un morceau de pain? » Il me fallait chaque étincelle de mon énergie pour survivre un jour de plus, pour résister à une expérience supplémentaire. Nous ne pleurions pas, parce que nous savions que cela ne servait à rien. Nous n'avions mis que quelques jours pour apprendre cela.

Je me rappelle avoir eu faim tout le temps. Chaque soir, lorsque nous recevions notre ration journalière de 6 cm de pain environ j'avais une décision importante à prendre. Chaque soir la même question me torturait: Dois-je manger le pain ce soir? Si je le fais, je dois tenir toute la journée de demain sans rien à manger.» Les journées semblaient être très longues et l'étaient même d'avantage sans rien à manger. Lorsque j'étais réveillée, je pouvais sentir la faim – un pincement dans mon estomac qui envoyait la douleur à travers mon corps amaigri. C'était logique que je veuille garder mon pain pour le lendemain. Mais si je le posais sous ma tête, il avait disparu le lendemain, volé ou mangé par les rats.

Après une injection dans le laboratoire de Mengele je suis tombée très malade. J'ai essayé de cacher mon état. En effet, la rumeur courrait qu'aucune personne emmenée dans l'infirmerie n'en revenait. A ma prochaine visite au laboratoire on m'a pris la température et j'ai été emmenée à l'infirmerie.

Le jour suivant, une équipe composée du Dr. Mengele et de 4 autres médecins est venue regarder ma courbe de température et a déclaré: «Dommage qu'elle soit encore si jeune, elle n'a plus que deux semaines à vivre.»

J'étais toute seule. Les médecins ne voulaient pas m'aider. Ils voulaient que je meure. Miriam n'était pas avec moi. Elle me manquait énormément. Elle était la seule personne gentille et aimante contre laquelle je pouvais me blottir lorsque j'avais faim, froid ou peur.

J'ai refusé d'accepter la sentence. J'ai refusé de mourir.

Et j'ai pris ma deuxième décision silencieuse : « je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour guérir et être à nouveau unie avec ma soeur Miriam.

Dans le baraquement d'infirmerie nous ne recevions ni nourriture ni médicaments. Les gens y étaient amenés pour mourir ou pour attendre une place dans la chambre à gaz. J'étais très malade, secouée par la fièvre, entre la vie et la mort. Je me souviens m'être réveillée sur le sol du baraquement. J'ai rampé parce que je ne pouvais plus marcher. Je voulais atteindre un robinet d'eau à l'autre bout du bâtiment. Je me suis évanouie à plusieurs reprises. Je me disais encore et encore: «Je dois survivre. Je dois survivre. »

Au bout de deux semaines, j'avais dépassé ma fièvre et j'ai commencé à me sentir plus forte. J'ai décidé d'établir un plan qui devait amener une amélioration progressive de mon état. Lorsque la soi-disant infirmière rentrait, plaçait le thermomètre sous mon bras et quittait la pièce, je l'enlevais à chaque fois, lisais la température et, si elle était trop élevée, je secouais le thermomètre pour le faire descendre un peu. Je le replaçais ensuite sous mon bras et laissais dépasser le bout. Au bout de 3 semaines ma température était redevenue normale et j'ai pu rejoindre Miriam. Quelle heureuse journée!

Si j'étais décédée, Mengele aurait tué Miriam par une injection mortelle dans le coeur et aurait pratiqué des autopsies comparatives sur nos deux corps. C'est de cette façon que la plupart des jumeaux mourraient.

Trois fois par semaine, nous allions dans le campement principal d'Auschwitz pour des expériences.

Celles-ci duraient 6 à 8 heures. Nous devions être assises nues dans une pièce. Chaque partie de notre corps était mesurée, tâtée, comparée à des tableaux et photographiée. Chacun de nos mouvements était observé. Je me sentais comme une bête en cage.

Trois fois par semaine, nous allions au laboratoire de sang. Là, on nous injectait des germes et des produits chimiques et ils nous prélevaient beaucoup de sang.

J'ai vu s'évanouir quelques jumeaux parce qu'ils perdaient des quantités importantes de sang. Je crois que les nazis voulaient savoir combien de sang un être humain peut perdre avant d'en mourir.

Les expériences se trouvaient à des stades divers et Mengele possédait une réserve illimitée de cobayes humains dans le camp. Lorsqu'un jumeau mourrait des suites des expériences, on injectait une dose de phénol dans le coeur de l'autre jumeau et on pratiquait des autopsies comparatives sur les deux jumeaux. Lorsqu'un couple de jumeaux décédait des suites des expériences, on amenait un autre couple de jumeaux par le prochain transport pour remplacer celui qui avait été tué.

Le 27 janvier 1945, un jour de neige, 4 jours avant mon 11^{ième} anniversaire, Auschwitz a été libéré par les Soviétiques et nous étions libres. Nous étions vivantes. Nous avons survécus. Nous avons triomphés de quelque chose d'incroyablement mal.

Je vous ai raconté mon histoire car il y a quelques leçons très importantes à en tirer:

Moi, Eva Mozes Kor, une survivante des expériences médicales du docteur Mengele, ai appris que les droits de l'homme sont un sujet qu'il faut aborder dans la recherche médicale.

Il convient de féliciter les médecins et les scientifiques parmi vous. Vous avez choisi un merveilleux et difficile métier: merveilleux car vous pouvez sauver des vies humaines et atténuer la souffrance des hommes, mais un métier difficile car vous évoluez sur un fil. Vous avez été formés pour développer un sens aigu du jugement, pour être calme, réfléchi et concentré, mais vous ne devez pas oublier que vous avez à faire à des êtres humains. Faites donc la promesse morale que jamais et en aucune circonstance vous ne porterez atteinte aux droits de l'homme de qui que ce soit ou que vous n'enlèverez sa dignité d'homme à qui que ce soit. Je vous prie avec insistance, traitez les personnes tests et vos patients avec le même respect que vous attendriez à leur place. Pensez que si vous faites de la recherche dans un seul but scientifique et non pas pour le bien des hommes, vous avez déjà franchi cette limite étroite et vous faites un pas en direction des médecins nazis et des Dr. Mengele de ce monde. La science médicale peut être bénéfique à l'humanité mais la science médicale peut aussi être

abusée au nom de la recherche.

Nous nous retrouvons ici en tant qu'adversaires du passé, j'espère que nous nous quitterons comme amis.

Mes compatriotes, le peuple juif, sont travailleurs, intelligents et attentifs. Mon peuple est un bon peuple. Nous n'avons pas mérité le traitement que nous avons reçu. Personne ne mérite un tel traitement.

Vos compatriotes, le peuple allemand, sont travailleurs, intelligents et attentifs. Votre peuple est un bon peuple. Mais vous n'auriez jamais dû laisser quelqu'un comme Hitler arriver au pouvoir.

Nous, le peuple juif et vous, le peuple allemand, portons beaucoup de douleur avec nous. Cela n'aide personne si nous portons le poids du passé.

Nous devons apprendre à nous guérir nous même des tragédies de l'holocauste et à aider notre peuple à guérir ses âmes douloureuses.

Je veux que vous viviez avec moi mon acte de guérison final des horreurs d'il y a 56 ans. J'ai parfaitement conscience que beaucoup de mes compagnons survivants ne ressentiront pas, ne soutiendront pas et ne comprendront pas ma façon de guérir. Il y a peut-être, des deux côtés, des hommes qui seront fâchés avec moi. Je comprends cela. Mais je crois que nous ne devrions pas continuer à souffrir éternellement. C'est de cette façon que je me suis guérie moi-même. J'ose espérer que cela pourra aussi en aider d'autres.

J'ai pardonné aux nazis. J'ai pardonné à tous. Lors des commémorations du 50enaire de la libération d'Auschwitz, pendant une cérémonie à laquelle ont assisté mes enfants Alex et Rina ainsi que des amis, j'ai rencontré un médecin nazi, le Dr. Hans Münch, ancien médecin SS à Auschwitz, ses enfants et sa petite fille.

En juillet 1993, j'ai reçu un appel téléphonique du Dr. Mihalchick du Boston College. Il me demandait de faire un exposé au cours d'une conférence sur la médecine nazi. Et il a rajouté: «Eva, ce serait sympa si vous pouviez amener un médecin nazi.» J'ai dit: «Dr. Mihalchick, où voulez-vous que je trouve un médecin nazi? Lorsque j'ai vérifié la dernière fois ils n'avaient pas mis d'annonces dans les pages jaunes» «Pensez-y» m'a-t-il répondu.

En 1992, Miriam et moi avons été co-consultants pour un documentaire sur les jumeaux du Dr. Mengele tourné par la ZDF, une chaîne de télévision allemande. Lors de ce documentaire, ils avaient interviewés un médecin nazi du nom de Dr. Hans Münch.

J'ai pris contact avec la ZDF, pour demander si je pouvais avoir l'adresse et le numéro de téléphone du Dr. Münch en souvenir de ma soeur qui était décédée un mois plus tôt. Une heure après j'avais son adresse et son téléphone. Un de mes amis, Tony Van Renterghem, un résistant hollandais, a pris contact avec le Dr. Münch. Tony a pu le joindre par téléphone et m'a appelé ensuite pour m'annoncer: « Oui, il est vivant, il est d'accord pour te donner une interview enregistrée sur une vidéo ». C'était en juillet 1993. En août, j'étais en route pour rencontrer le Dr. Münch.

En août 1993 je suis arrivée devant la maison du Dr. Münch. J'étais très nerveuse. Je n'arrêtais pas de me demander: « Comment je me sentirai s'il me traite comme un rien, de la façon dont j'avais été traitée à Auschwitz? »

Mais le Dr. Münch m'a traité avec un extrême respect. Lorsque nous nous sommes assis pour discuter je lui ai dit: « Vous voilà, un médecin d'Auschwitz – et me voilà – une survivante d'Auschwitz- et je vous aime bien, cela sonne curieux pour moi » Nous avons parlé de beaucoup de choses. Je lui ai demandé s'il savait peut-être quelque chose sur le fonctionnement des chambres à gaz. Et il m'a dit: » C'est un cauchemar avec lequel je vis. » Et il a continué à parler. Il m'a raconté le fonctionnement des chambres à gaz et que lui, avait signé les certificats de décès une fois que les gens étaient morts.

J'y ai réfléchi un instant et je lui ai dit alors: « Dr. Münch, j'ai un grand service à vous demander: Est-ce qu'en janvier 1995, vous pourriez venir à Auschwitz avec moi, lorsque nous commémorerons le 50 ième anniversaire de la libération d'Auschwitz et signer, en présence de témoins, un document sur les ruines des chambres à gaz, attestant de ce que vous venez de

me raconter? Il était d'accord.

Je suis rentrée pleine d'espoir, j'allais obtenir un document attestant l'existence des chambres à gaz d'Auschwitz, un document qui pourrait m'aider à contrer les révisionnistes qui prétendent qu'il n'y aurait jamais eu de chambres à gaz.

J'ai essayé de réfléchir à une façon de remercier le Dr. Münch. Un jour l'idée m'est venue: « Qu'en serait-il d'une lettre de pardon? » Instantanément, il était évident pour moi que cela lui plairait. Et je prenais aussi conscience du fait que j'avais la force de pardonner. PERSONNE ne pouvait me donner cette force et PERSONNE ne pouvait me l'enlever.

J'ai commencé à écrire la lettre au Dr. Münch. Des amis, qui sont meilleurs que moi en orthographe, sont venus m'aider pour corriger la lettre. L'un d'eux m'a subitement posé la question suivante: « Serais-tu également prête à pardonner le docteur Mengele? » C'était une question intéressante. J'y ai réfléchi et je suis arrivée à la conclusion que je le pouvais. Bon, si je pardonnais au Dr. Mengele, je pouvais aussi bien pardonner n'importe qui. Je n'avais aucune idée de ce que je faisais. Tout ce que je savais, c'est que cela me permettait de me sentir bien intérieurement, que j'en avais la force.

En janvier 1995, mes enfants, Alex et Rina, mes amis et moi et le Dr. Münch avec ses enfants et sa petite fille sommes venus à Auschwitz. Le 27 janvier 1995 nous étions à côté des ruines des chambres à gaz. Le document du Dr. Münch a été lu et il l'a signé. J'ai lu ma déclaration d'amnistie et je l'ai ensuite signée. J'ai senti le poids de la douleur disparaître de mes épaules. Je n'étais plus une victime d'Auschwitz. Je n'étais plus une prisonnière de mon passé tragique. J'étais enfin libre.

C' est pourquoi je dis à tous:

PARDONNEZ VOTRE PIRE ENNEMI. CELA GUERIRA VOTRE AME ET VOUS DONNERA LA LIBERTE

Le jour où j'ai pardonné aux nazis, j'ai pardonné à mes parents de ne pas m'avoir préservé de ce destin d'Auschwitz et je me suis pardonné à moi-même d'avoir haï mes parents.

Mes idées sur la façon de guérir les douleurs du passé diffèrent de celles de la plupart des victimes. A mon avis, la majorité des gouvernements et chefs d'états du monde ont beaucoup de mal à maintenir la paix dans le monde. A mon avis, ils échouent lamentablement, parce qu'ils n'ont pas incité les survivants de tragédies telles que l'holocauste, ne les ont pas encouragés et ne leur ont pas facilité la possibilité de pardonner leurs ennemis, ce qui présente un acte d'auto guérison.

La majorité des gouvernements et chefs d'état ne conseillent et ne soutiennent qu'une chose: la JUSTICE. La justice n'existe pas et par leur exigence de justice ils condamnent les victimes à des souffrances à vie.

Examinons une possible démarche qui aurait pu changer les choses à la fois pour les victimes et pour les bourreaux.

Tous les criminels nazis auraient été encouragés à se livrer et à reconnaître les crimes qu'ils ont commis en contrepartie de leur liberté. Ces criminels ou bourreaux auraient dû payer en plus des réparations financières pendant 5 ou 10 ans et cet argent aurait été versé à un fond spécial pour la réconciliation pour aider les victimes à reconstruire leur vie. Les victimes auraient pu témoigner si elles le souhaitaient.

Les témoignages des bourreaux seraient venus confirmer les souffrances des victimes.

Vu comment les choses se présentent aujourd'hui, je n'ai toujours pas compris ce qu'on nous a fait subir. Mais Mengele aurait pu résoudre ce problème s'il avait parlé. Victimes comme bourreaux auraient pu, par la verbalisation des souvenirs douloureux, entamer immédiatement le processus de guérison.

Mais le fait était que les victimes se taisaient et souffraient. Les bourreaux se taisaient, souffraient et se cachaient. Les victimes se tordaient de douleurs. Les bourreaux se tordaient de douleurs, de honte et de peur de se faire attraper. A tout ceci s'est rajoutée la tragédie que les victimes ont transmis à leurs enfants un héritage de douleur, de peur et de colère. Les bourreaux aussi ont transmis à leurs enfants un héritage de douleur, de honte et de peur.

Comment pouvons-nous construire un monde sain et paisible, aussi longtemps que tous ces héritages continuent à agir de façon sous-jacente?

Je vois un monde dans lequel les chefs d'états conseillent et soutiennent, par voie législative, l'acte de pardon, d'amnistie et de réconciliation à la place de la justice et de la vengeance.

Nous avons vu en Bosnie, au Kosovo et au Ruanda que les victimes sont devenues des bourreaux et les bourreaux des victimes.

Laissez-nous essayer quelque chose de nouveau pour interrompre ce cercle vicieux.

Je veux clore mon exposé en exprimant le souhait que j'espère que le geste courageux du Dr. Markl et de L'institut Max-Planck puisse être un exemple pour le monde de la façon dont nous pouvons apprendre à gérer le passé. Comme le disait un de mes amis allemands: Pourquoi ton pays et mon pays ne peuvent pas être amis?

Je voudrais également remercier le Dr. Benno Müller-Hill pour les années d'amitié et d'efforts qui ont rendu possible cette demande de pardon symbolique.

Laissez-moi rajouter une citation de ma déclaration d'amnistie:

J'espère communiquer au monde, au moins à petite échelle, un message de pardon, un message de paix, un message d'espoir, un message de guérison.

Faites en sorte qu'il n'y ait PLUS JAMAIS DE GUERRE, PLUS JAMAIS D'EXPERIENCE SANS INFORMATION ET ACCORD PREALABLE DES CONCERNES, PLUS JAMAIS DE CHAMBRES A GAZ, PLUS JAMAIS DE BOMBES, PLUS JAMAIS DE HAINE, PLUS JAMAIS DE TUERIES, PLUS JAMAIS UNE CHOSE COMME AUSCHWITZ.

MERCI

12 JUIN 2001 (c) Zeit.de

avec l'aimable autorisation de Die ZEIT-reproduction www.zeit.de

texte traduit par Claudia Dumand avec l'accord de Eva Mozes Kor